

Rachel KHAN

# Racée



Racée

## Du même auteur

*Intimités en danger* (collectif), PUF, 2018.

*Noire n'est pas mon métier* (collectif), Le Seuil, 2018.

*Les grandes et les petites choses*, roman, Anne Carrière,  
2016.

Rachel Khan

Racée

ISBN : 979-10-329-0779-5  
Dépôt légal : 2021, mars  
© Éditions de l'Observatoire/Humensis, 2021  
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

*À l'ombre,  
à cause du dérèglement climatique.*



« Je suis raciste parce que toute votre putain d'espèce humaine me sort depuis longtemps par le derrière, que vous soyez jaunes, verts, bleus, ou chocolat. »

Romain Gary, *Chien blanc*



## *Introduction*

# Au nom de tous nos mots

### Ô Races, ô des espoirs !

Je suis racée.

Voilà tout.

Non pas, comme le définit *Le Petit Robert*, parce que j'aurais des qualités propres à mon pedigree ou que mon élégance naturelle m'offrirait, de fait, un port de tête altier. Non. Je suis racée parce que je porte en moi plusieurs racines que certains prennent pour des races. Telle un Arlequin coloré ou une barbe à papa sucrée, c'est par un excès de races que je suis racée.

Femme européenne et africaine à la fois, binationale, française et gambienne, juive aux origines chrétiennes et musulmanes, animiste avant l'islamisation de l'Afrique de l'Ouest, blanche et noire, je veux aujourd'hui annoncer la couleur : je suis bien dans ma peau. Heureusement d'ailleurs, car si j'étais raciste avec toutes ces « races » à l'intérieur, ce serait inévitablement la haine de soi.

Comme le dit Romain Gary, « on est tous des additionnés<sup>1</sup> ». C'est cette phrase qui, en écho profond

1. Émile Ajar (Romain Gary), *Pseudo*, Mercure de France, 1976.

avec mes interrogations d'adolescente, m'a ouverte à l'ensemble de l'œuvre de l'auteur comme à moi-même<sup>1</sup>. Dans *Gros-Câlin*, *La Vie devant soi*, *La Promesse de l'aube*, *Les Racines du ciel*, *Chien blanc*, mais aussi *Pseudo* et *La Danse de Gengis Cohn*, j'ai retrouvé à la fois l'amour de la France et de l'Afrique, la sombre histoire européenne et le « rêve » américain. Romain Gary a su apporter une lumière singulière et essentielle à ma construction. C'est en faisant toujours un pas de côté avec autodérision sur des sujets dits sensibles, en pointant nos errances, nos incohérences, nos injustices subies ou initiées pour recréer de manière obsessionnelle un lien entre nous, en questionnant sans cesse la notion d'identité comme une liberté plutôt qu'un enfermement, qu'il a offert une dimension majeure à la littérature autant qu'à la pensée. Alors, à l'heure où les crispations identitaires s'intensifient, où les oppositions entre les genres se renforcent, il m'est absolument nécessaire d'en revenir à lui, comme à une première appartenance.

Nous sommes des additions, des équations à plusieurs inconnues, issues de différentes souches, dont le mélange est nécessaire à la procréation. Je suis née noire et juive, c'est ainsi, or en France cette addition-là est une contradiction.

Reflet de la mutation internationale, mes cellules mélangées semblent pourtant malvenues. C'est tout

1. C'est pourquoi, en référence à l'auteur, Nina Gary est le personnage principal de mon premier roman, *Les grandes et les petites choses* (Anne Carrière, 2016).

le sujet des racés, qu'ils soient hommes ou femmes. Je me rends bien compte, en effet, que ce monde entier, qui peut se retrouver en nous, en moi, est en réalité très mal aimé. En conséquence, pour faire taire toute forme de complexité, ou de conjugaison potentielle des « contraires », on préfère me ranger dans la case de la « diversité ».

Me voici casée, comme l'oncle Tom ! Racée, mais casée. Pourtant, afro-yiddish, je ne suis pas de la diversité, j'ai la diversité en moi, nuance.

Et puis, ce mélange, je vous assure que l'on peut vivre avec ! On doit même le faire vivre, en lui donnant corps. Danseuse et athlète, rappeuse et juriste, conseillère politique et comédienne, codirectrice d'un lieu culturel mais hip-hop – cette dernière contradiction n'en est pas une, ou plutôt n'en est une qu'aux yeux d'un public étroit. Sur un chemin éperdument inconnu, fait d'attirance de contraires, j'ai fait de mon addition une addiction.

Le passe-temps préféré du mutant est de faire l'expérience du grand écart, dans la continuité de ses racines éparses. Il s'adapte à toutes les disciplines, à tous les milieux, même les plus hostiles. Peut-être s'agit-il d'un mode de survie inconscient ? Une plasticité vitale ? Une résistance par la métamorphose ? Comme le caméléon, le mutant trouve sa singularité dans la non-appartenance. Savoir rebondir, changer sans disparaître, écouter sans perdre sa voix, créer le chemin en marchant... Par ses mutations, c'est le monde lui-même que le mutant déplace.

Mes racines sont des héritières et des sources : tournées vers l'avenir, elles sont nées des traumatismes d'une histoire faite de pertes et d'humiliations, comme si les pires atrocités de l'humanité, qui n'ont de secret pour personne (Shoah, esclavage et domination coloniale), battaient en permanence dans mes artères. Avec un tel pedigree, vous n'avez pas d'autre issue que de célébrer l'existence. Loin de l'essentialisme mortifère, un ADN disparate est une génétique en mouvement.

C'est ainsi qu'à 20 ans, comme Romain Gary, « je me découvrais planétaire, d'une responsabilité illimitée<sup>1</sup> » à l'échelle mondiale, me plongeant dans le droit international, et pas n'importe lequel, s'il vous plaît : les droits fondamentaux. Encore aujourd'hui, penser la liberté, la justice, la réparation des victimes, la fraternité et les moyens de les mettre en œuvre sont mes seuls soucis dans un monde amnésique.

### L'égalité à tout prix ?

En 2018, avec le livre *Noire n'est pas mon métier*, écrit par seize comédiennes, nous voulions dire que le cinéma ne pouvait plus continuer à se replier sur une fausse image de la France ni charrier des clichés dangereux qui enferment les Noires dans des rôles de gazelles, de nounous ou de putes sans papiers. Nous voulions dire que les artistes françaises noires

1. Émile Ajar, *Pseudo*, *op. cit.*

ne pouvaient être écartées de la création, qu'elles embrassaient l'art de leur talent pour en faire un levier d'une puissance inédite contre toute forme de repli. Dans un contexte identitaire chaque jour plus tendu, il devenait urgent d'offrir à nos écrans les visages qu'ils méritent. Les temps ont changé, autant en emporte le temps...

Ce livre était donc nécessaire, pour rappeler, presque à la manière d'Annie Girardot, que si nous ne manquions pas forcément au cinéma, le cinéma nous manquait « follement, éperdument, douloureusement ».

Le 25 janvier 2018, jour de mon anniversaire, consciente de n'avoir pas entièrement accès au métier d'actrice à cause de mon fond de teint, j'écrivais ces quelques mots : « Noire n'est pas un métier, Noire n'est pas un rôle non plus. » Devenir actrice, c'est faire avec la persévérance, le courage, l'amour pour la transmission d'une histoire à l'autre, c'est livrer des émotions universelles et enfouies, enfin, c'est un besoin de perfection soumis à une image offerte à tous.

Or, quand on est noire ou métisse, ce métier prend inévitablement un tour historique, politique et social. Comment imaginer que, si les femmes noires, dans les films, ont des rôles de Noires, il en va autrement dans la « vraie » vie ? Certaines rentières du racisme usent de cette situation pour en faire leur fonds de commerce sur les plateaux de télé, qui parlent en *qualité* de Noires, de sujets dédiés aux Noirs. Comme si être noire était une vertu en soi. Nous reviendrons sur cet identitarisme flatteur.

J'étais heureuse de cet ouvrage collectif qui, sans victimisation ni leçon donnée, dévoilait le côté sombre des salles obscures pour mettre en lumière un malaise.

Têtes hautes, nous avons monté à seize les marches de Cannes, afin de rappeler que nous faisons partie du métier du cinéma, de cette profession si singulière faite d'exigences et de passions, de travail sans relâche, de recherches uniques et d'un refus des compromis. Ce fut un triomphe. Le rouge et le noir étaient faits pour s'entendre.

Il était temps de le dire, en textes, en images et en Balmain, il était temps de sublimer ces cinquante nuances de noir, de rompre avec des cloisons mentales, qu'enfin le cinéma cesse d'être en blanc et blanc. Je crois en cette urgence. « *Emancipate yourself from mental slavery* », recommande Bob Marley<sup>1</sup>, dans un message dont je veux penser qu'il s'adresse en réalité au monde entier, et pas seulement aux gens qui lui ressemblent.

Nous avons *buzzé*, nous avons fait un bruit d'abeille, et nos « signes cliniques d'appartenance » nous ont mis « en proie à une visibilité inouïe<sup>2</sup> ». Puis il a fallu redescendre les marches. Un collectif nommé DiasporAct, en référence à la diaspora, s'est constitué pour poursuivre « le combat », en route vers une société post-raciale. Plongée dans cette action pour la justice, l'égalité et la liberté, que nous affirmions sur les réseaux et autres médias, je

1. Bob Marley, « Redemption Song », album Uprising, 1980.

2. Émile Ajar, *Gros-Câlin*, Mercure de France, 1974.

croyais que je pouvais me sentir vraiment moi-même avec mes consœurs et apporter à cette association de femmes des réflexions personnelles, certes parfois décalées parce que racées, mais utiles. Or, étrangement, nous n'avons plus parlé de notre métier, de nos castings, des scénarios ou de la création.

Progressivement, on m'a fait sentir que j'étais à côté de la plaque, peut-être à cause d'un humour déplacé. Moi, je n'ai pas osé leur dire que la déportation de l'humour, c'était à cause des origines ashkénazes. Mais ici, pas de rigolade. Il fallait être, là encore et une nouvelle fois, sur les rails, dire certains mots, parler au nom du collectif et, surtout, ne jamais prendre position contre un homme noir ou une femme noire au risque de fragiliser « la cause ».

Alors, j'ai compris que « ce n'était pas moi qui les intéressais mais ma couleur<sup>1</sup> ». Plus les mois passaient, plus les malentendus étaient mis en œuvre par des malentendantes, réfractaires au dialogue, sans écoute, au nom du fameux collectif. Moi, j'aurais aimé leur dire que « je suis aussi un ouvrage collectif avec plusieurs générations qui m'ont donné un coup de main<sup>2</sup> », venu de plein de continents différents, et que je veux, moi aussi, me « réapproprier mon récit », qui est pluriel. Mais elles auraient pensé que je me moquais d'elles. *Big Sister is watching you !* C'est susceptible, les Noires, je le sais, à cause de mon père. Sur Twitter, il fallait que je la ferme face

1. Romain Gary, *Chien blanc*, Gallimard, 1970.

2. Émile Ajar, *Pseudo*, *op. cit.*

aux indigènes et autres racistes s'autoproclamant « racisés » pour être intouchables.

Dans un univers qui compense l'égoïsme par la bonne conscience, le premier est nettement moins totalitaire que la seconde. Dès que je m'exprimais, j'étais coupable de pactiser avec l'ennemi, de fragiliser une égalité en construction. Une chose est de réclamer la liberté, c'en est une tout autre que de se conduire en femme libre. Donc au nom de la visibilité des minorités, je devais paradoxalement m'effacer. « Racée » contre « racisée », je n'avais pas ma place dans ce monde qui me voulait tant de bien.

Il y a donc eu un énorme quiproquo. Je n'aime pas les mots (ni les tribus) homogènes. Et ce que mes copines ne pouvaient pas savoir au premier regard, c'est que très logiquement mon « *safe space*<sup>1</sup> » est une zone de mélange, pas une zone d'exclusion<sup>2</sup>.

J'avais envie de leur dire qu'il est important de respecter le droit des minorités, ou qu'il est contradictoire de les défendre tout en les abolissant au sein de notre groupe, mais je n'en ai pas eu le temps. D'ailleurs, j'aurais fait chou blanc. Romain Gary (Émile Ajar)

1. Nom que l'on donne aux réunions en non-mixité, considérées comme des espaces protégés.

2. L'esprit militant ne doit pas « nous entraîner vers la méfiance de tous les Blancs, car beaucoup de nos frères blancs, leur présence ici aujourd'hui en est la preuve, ont compris que leur destinée était liée à la nôtre. L'assaut que nous avons monté ensemble pour emporter les remparts de l'injustice doit être mené par une armée biraciale. Nous ne pouvons marcher tout seuls au combat » (Martin Luther King, « *I have a dream* », Washington, 28 août 1963).

précise : « Si vous ne simulez pas, vous êtes déclaré asocial, inadapté ou perturbé<sup>1</sup>. » Pour une fois, je n'ai pas écouté Gary. J'ai eu tort.

Ce moment de tension m'a plongée dans l'enfance. Je pensais à Yoram Bar-David, ce vieux professeur d'allemand qui, tous les vendredis, m'emmenait à la *schule*<sup>2</sup>. Je me souviens qu'il travaillait sur le lien entre Kafka et Camara Laye<sup>3</sup>. C'était une véritable énigme du haut de mes 8 ans. C'est maintenant, quelques années après sa mort, que je comprends l'enjeu de ses recherches. Dans la dialectique entre ses deux auteurs de prédilection, ce que Yoram cherchait, obsessionnellement, était de savoir si le chemin pour la réalisation de soi se trouvait dans l'appartenance ou dans la séparation.

De cette expérience militante avec *Noire n'est pas mon métier* ne reste qu'une seule question<sup>4</sup> : solidarité ou solitude ?

## La part du ghetto

Le contexte dans lequel nous sommes, fait de *buzz*, d'impostures identitaires, où règnent médiatiquement des lutteurs sans métier, infatue l'égo.

1. Émile Ajar, *Pseudo*, *op. cit.*

2. « Synagogue » en yiddish.

3. Écrivain guinéen.

4. Une question qui fait écho à la pensée de Camus. Voir, par exemple, Catherine Camus, *Albert Camus, solitaire et solidaire*, Michel Lafon, 2009.

Pour se donner la plus grosse part du gâteau vicimaire, banlieue à l'appui, ils nous veulent concentrés dans l'enclos qu'ils ont installé pour nous. Ici, l'existence prime sur la coexistence. Et la pertinence repose uniquement sur l'audience. Ils courent, comme des dératés, les plateaux de télé dans le seul but de parler des sujets identitaires et de répandre des mots détestables, des faux coups d'éclat, qui masquent l'envie d'en découdre et l'absence de travail.

Comment répondre à Rokhaya Diallo quand elle explique doctement que les jeunes Noirs ne peuvent s'identifier à personne puisqu'il n'y a pas assez de Noirs à la télé ? Comment consentir à un tel affront ? Aucun de mes parents n'a la même couleur que moi, puisque l'une est très blanche et l'autre très noir. Or, c'est précisément parce que je m'identifie à eux, forts de leur dissemblance, tournés de concert vers l'avenir, que chaque jour, comme dirait Socrate, je *diffère de moi-même*. Comment se taire quand une pyromane simplifie le monde et lave le cerveau d'une jeunesse racée, en attente d'une parole enfin responsable ?

Qu'y puis-je ? Je ne mange pas de ce pain blanc. L'homogène me dérange. Et le caquètement vindicatif me donne la chair de poule. L'ambition première, sous prétexte de justice et d'égalité, est le clivage à tout prix, à des fins de clash et d'audience, relayé par Twitter, prospérant sur la discorde. Décidemment, la connerie ne connaît pas de quotas.

En réalité, dans l'instantanéité des réseaux, le *buzz* n'est que l'impatience des fainéants qui paradoxalement tirent profit des drames du temps mémoriel.

# Table

<i>Introduction. Au nom de tous nos mots.....</i>	11
Ô Races, ô des espoirs ! .....	11
L'égalité à tout prix ? .....	14
La part du ghetto .....	19
Entre les maux d'un climat dérégulé et les mots d'un climat délétère.....	22
L'identité, c'est le vol .....	26
« Le langage que tu parles est fait de mots qui te tuent » .....	28
1. Les mots qui séparent .....	31
Souchien .....	34
Racisé .....	38
Afro-descendant.....	45
Intersectionnalité.....	50
Minorité.....	55
Quota .....	61
Cause .....	66
2. Les mots fourre-tout qui ne vont nulle part .....	75
Vivre-ensemble.....	81
Diversité.....	84

Mixité et non-mixité.....	88
Collectif.....	95
3. Les mots qui réparent.....	101
Intimité.....	107
Silence.....	111
Invisible.....	116
Création.....	119
Désir.....	127
Créolisation.....	133
Signature.....	140
<i>Conclusion. Le mot de la fin.....</i>	<i>151</i>
<i>Remerciements.....</i>	<i>157</i>